



Ronsard
Œuvres complètes

II

ÉDITION ÉTABLIE
ET ANNOTÉE
PAR GUSTAVE COHEN

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

BIBLIOTHÈQUE
DE LA PLÉIADE

RONSARD

*Œuvres
complètes*

II

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ
PAR GUSTAVE COHEN

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

© *Éditions Gallimard, 1950.*

CE VOLUME CONTIENT :

LES ELEGIES
LE PREMIER LIVRE
DES HYNNES
LE SECOND LIVRE
DES HYNNES
LE PREMIER LIVRE
DES POEMES
LE SECOND LIVRE
DES POEMES
EPITAPHES DE DIVERS SUJETS
DISCOURS
DES MISERES DE CE TEMPS

PIÈCES POSTHUMES
PIÈCES RETRANCHÉES
PIÈCES HORS RECUEIL
ŒUVRES ATTRIBUÉES

ŒUVRES EN PROSE
LETTRES

NOTES
GLOSSAIRE
TABLE DES INCIPIT

LES ELEGIES

A TRES-VERTUEUX SEIGNEUR

ANNE DE JOYEUSE,

ADMIRAL DE FRANCE

EPITHALAME

DE MONSEIGNEUR DE JOYEUSE,

ADMIRAL DE FRANCE

J
OYEUSE, suy ton nom, qui joyeux te convie
A jouir doucement d'une joyeuse vie,
Puis que ta destinée a surmonté le sort
De Fortune, et conduit ta navire à bon port,
Qui maintenant de fleurs au havre est couronnée,
Portant dessus le maît le flambeau d'Hymenée.
Le jour que tu nasquis, d'artifice subtil
La Parque te trama les replis d'un beau fil,
Et t'en fit un present, de ton bien desiruse,
Pour voir passer ta vie en toute chose heureuse.
Car à peine la barbe a crespé ton menton
De la douce toison de son premier cotton,
Qu'armé de la vertu non vulgaire et commune
Tu presses sous tes pieds l'Envie et la Fortune,
Des peuples bien-aimé, de ton Prince cheri,
Les Muses et de Mars à l'egal favori,
les Muses te chantant, et Mars dés ta jeunesse
Signalant ta valeur d'honneur et de prouesse.
Je te voy, ce me semble, au milieu des tournois,
Un-Astre sur la teste, et au dos le harnois,
Accompagné d'Amour, envoyer jusqu'aux nues
Les trançons esclatez de tes lances rompues.
Je voy dessous l'acier de ton fort coutelas
Tomber et morions et pennaches à bas.
Je te voy foudroyant combatre à la barriere,

Et poudroyant le camp d'une viſte carriere,
 Comme ces vieux guerriers aux armes bien appris,
 Donner dedans la bague, et t'honorer du pris,
 Et sur tous en valeur paroître sur la place.
 Puis, le soir ensuivant, quand Vesper de sa face
 Aura bruni le Ciel au point que le jour faut,
 Je te voy preparer pour un plus doux assaut,
 Non moins aspre au mestier de Cyprine la belle,
 Que vaillant aux combas quand la guerre t'appelle.
 Je voy desja le soir des amans attendu,
 Je voy desja le liêt par les Graces tendu,
 Qui dansent à l'entour, et versent à mains pleines
 Myrtes, roses et lis, œillets et marjolaines.
 Venus, pour honorer ce soir tant désiré,
 Dedans son char portée à deux cygnes tiré,
 Fendra l'air pour venir, et sur la couverture
 De ta couche nopciere estendra sa ceinture,
 A fin que son ceston d'union composé
 Serre à jamais l'espouse avecques l'espousé.
 Les Amours t'éventant à petits branles d'ailes,
 T'allumeront le cœur de cent flames nouvelles.
 Je les voy, ce me semble, un desja destacher
 Ta robe et doucement dans le liêt te coucher,
 Te parfumer d'odeurs, et de la mariée
 L'autre qui la ceinture a desja desliée,
 Et luy verser aux yeux mille Grâces, à fin
 Qu'une si sainte amour ne prenne jamais fin,
 Mais d'âge en âge croisse autant ferme enlacée,
 Que la vigne tient l'orme en ses plis embrassée.
 La Parole et le Jeu, qui les amans conjoint,
 Les baisers colombins ne vous defaillent point.
 Que chaque membre face en si doux exercice,
 Comme poussez d'Amour, tout amoureux office,
 Et de vostre bon-heur heureusement contens,
 Cueillez sein contre sein les fleurs de vos Printemps,
 Car l'âge le meilleur s'enfuit dès la jeunesse,
 Et en sa place vient la mort et la vieillesse.
 Je voy, ce semble, Hymen, protecteur des humains,
 Le brodequin és pieds, le flambeau dans les mains,
 Hymen conservateur des noms et des familles,
 Séparer en deux rangs les garçons et les filles,
 Et les faire chanter à l'entour de ton lit,
 Esclairez de son feu qui ta nopce embellit.

J'oy desja de leurs pas la cadance ordonnée,
 J'oy toute la maison ne sonner qu'Hymenée,
 Et le cornet à l'huis faire un bruit, pour n'ouïr
 Les cris qui en pleurant la feront resjouir.
 La Concorde à jamais en ta maison sejourne.
 Y sejourne la Foy, et que l'an ne retourne
 Sans un petit Joyeux, qui ressemble à tous deux,
 Pour faire pere et mere ensemble bien joyeux,
 A fin que ta vertu, d'un tel Prince appuyée,
 Et au sang des Lorrains d'un nœud ferme alliée,
 Luise un nouveau soleil, privant de sa clairté
 Ceux qui seront jaloux de ta felicité.

AU ROY

ELEGIE I

JE ressemble, mon Prince, au Prestre d'Apollon,
 Qui n'est jamais atteint du poignant aiguillon
 Ou soit de Prophetie, ou soit de Poësie,
 S'il ne sent de son Dieu son ame estre saisie.
 Mais alors que Phebus, qui fait à son costé
 Sonner l'arc et le lut, quitte le Ciel vouté,
 Et vient voir ses autels, ses festes et son temple,
 Son Ministre soudain, qui le voit et contemple,
 Et le reçoit en soy, effarouché d'horreur,
 Se trouble tout le sang d'une ardente fureur,
 Et Prophete devient sous le Dieu qui le presse,
 Puis, son Dieu le laissant, sa fureur le delaisse,
 Monstrant par tel acces que nostre humanité
 N'est sinon le jouët de la Divinité,
 Tantoût plein, tantoût vuide, autant que veut la Grace
 Du Ciel, qui courte en nous, ou large en nous s'amasse.
 Pource trois fois heureux ceux ausquels est permis
 De voir les Dieux de pres, et se les rendre amis.
 Ainsi, quand par fortune, ou quand par maladie
 Je m'absente de vous, ma Muse est refroidie.
 Parnasse et ses deux fronts me semblent des deserts,
 Et pour moy se tariët la fontaine des vers.
 Je me sens transformé, comme si le breuvage
 De Circe avoit charmé ma vois et mon courage,
 Tant ma langue s'arreste à mon palais tout court.

Mais lors que je retourne au temple de la Court,
 Et lors que voy Henry, l'Apollon qui m'inspire,
 Soudain je me descharme, et ma langue veut dire
 Les honneurs d'un tel Prince, et me sens r'enchanter
 D'un nouvel enthousiasme, afin de mieus chanter
 Voſtre vertu qui regne au monde sans egale,
 Et tousjours vous chantant, mourir voſtre cigale.
 C'eſt pourquoy je retourne à baiser vos genous
 Pour réchauffer mon ſang en m'aprochant de vous,
 Et auſſi, mon grand Roy, pour oser ſatisfaire
 A vos commandemens, s'il vous plaîſt me les faire.
 Ne vous arreſtez point à la vieille priſon
 Qui enferme mon corps, ny à mon poil grison,
 A mon menton fleuri : mon corps n'eſt que l'eſcorce.
 Servez-vous de l'eſprit, mon eſprit eſt ma force.
 Le corps doit bien-toſt rendre en un tombeau poudreux
 Aux premiers Elemens cela qu'il a pris d'eux.
 L'eſprit vivra tousjours qui vous doit faire vivre,
 Au moins tant que vivront les plumes et le livre.
 Quand j'auray ceſt honneur, ſoit de vous rencontrer
 Sortant de voſtre chambre, ou ſoit pour y entrer,
 Je vous ſuppli' de dire, et auſſi je l'eſpere :
 « Celuy fut élevé par les mains de mon pere,
 Par mes freres nourri, et de moy bien-aimé;
 Il fut l'un des premiers, qui, de gloire allumé,
 Fit paſſer mon langage aux nations eſtranges,
 Ornant ma race et moy d'honneurs et de louanges,
 Et monſtra le chemin encores non battu
 A mes nobles François de ſuivre la vertu. »
 Ne faites point vers moy ainſi qu'un mauvais maître
 Fait envers ſon cheval, ne luy donnant que paîſtre,
 Encor qu'il ait gagné des batailles ſous luy,
 Lors que la maladie, ou le commun ennuy
 D'un chacun, la vieillesſe, accident ſans reſource,
 Refroidiſt ſes jarrets, et empesche ſa courſe.
 Mais ſuivez Scipion, qui baſtit ſon tombeau
 Sur Carthage, et qui onq' ne fiſt rien de ſi beau
 Qu'enterrer pres de ſoy, pour honorer ſa gloire,
 Le bon pere Ennius, chantre de ſa victoire,
 A fin que vif et mort il euſt à ſon coſté
 La Muſe, qui avoit à ſa race apporté
 Plus de Lauriers ſacrez que n'avoit ſon eſpée,
 Au ſang des ennemis tant de fois retrempée.

Car vaincre Hannibal, et pouvoir par ses mains
 Destourner le bon-heur de Carthage aux Romains,
 C'estoit un œuvre grand, dependant de Fortune,
 Qui se monstre à chacun également commune;
 Mais allonger son nom, et le rendre aimantin
 Contre la faulx du Temps, dependoit du Destin,
 Comme le vostre, Sire, ayant ce privilege
 D'estre aimé d'Apollon et de tout son college.

ELEGIE II

HIER, quand bouche à bouche, assis auprès de vous,
 Je contemplois vos yeux si cruels et si doux,
 Dont Amour fist le coup qui me rend fantastique,
 Vous demandiez pourquoy j'estois melancolique,
 Et que toutes les fois que me verriez ainsi,
 Vouliez sçavoir le mal qui causoit mon souci.
 Or, à fin qu'une fois pour toutes je vous die
 La seule occasion de telle maladie,
 Lisez ces vers, Madame, et vous verrez comment,
 Et pourquoy je me deuls d'amour incessamment.
 Quand je suis pres de vous, en vous voyant si belle,
 Et vos cheveux frisez d'une cresse cautelle,
 Qui vous servent d'un reth, où vous pourriez lier
 Seulement d'un filet un Scythe le plus fier,
 Et voyant vostre front et vostre œil qui ressemble
 Le Ciel quand ses beaux feux reluisent tous ensemble,
 Et voyant vostre teint où les plus belles fleurs
 Perdroyent le plus naïf de leurs vives couleurs,
 Et voyant vostre ris, et vostre belle bouche
 Qu'Amour baise tout seul, car autre ne la touche;
 Bref, voyant vostre port, vostre grace et beauté,
 Vostre fiere douceur, vostre humble cruauté,
 Et voyant d'autre part que je ne puis atteindre
 A vos perfections, j'ay cause de me plaindre,
 D'estre melancolique, et de porter au front
 Les maux que vos beaux yeux si doucement me font.
 J'ay peur que vostre amour par le temps ne s'efface,
 Je doute qu'un plus grand ne gagne vostre grace,
 J'ay peur que quelque Dieu ne vous emporte aux Cieux.
 Je suis jaloux de moy, de mon cœur, de mes yeux,
 De mes pas, de mon ombre, et mon ame est esprise
 De frayeur, si quelqu'un avecques vous devise.

Je ressemble aux serpens qui gardent les vergers
 Où sont les Pommés d'or : si quelques passagers
 Approchent du jardin, ces serpens les bannissent,
 Bien que d'un si beau fruit eux-mêmes ne jouissent.
 Puis, quand je suis contraint d'aupres de vous partir,
 Je sens hors de vos yeux une vapeur sortir
 Qui entre dans les miens, dont soudain est saisie
 Ma raison qui se laisse aller par fantaisie.
 Alors, sans nulle trêve, à toute heure, en tous lieux,
 Votre belle effigie erre devant mes yeux,
 Qui le sang et le cœur et l'ame me tourmente
 Du desir de revoir votre personne absente.
 Mon esprit, qui se fait du meilleur de mon sang,
 Se desrobe de moy, me laisse froid et blanc,
 Et quittant sa maison dedans vos yeux sejourne.
 Quelquefois au logis ce traître s'en retourne,
 Et emmene mon cœur avecq' luy pour vous voir;
 Mon ame court apres à fin de le r'voir,
 Mais elle pour-neant dresse son entreprise,
 Car ainsi que le cœur à la fin elle est prise
 En un lieu si plaisant, qu'elle perd souvenir,
 Comme le cœur captif, de plus s'en revenir.
 Que je hay mon penser, qui fol prend hardiesse
 De s'en aller tout seul parler à ma Maïstresse !
 Je l'aime et si le hay : je l'aime pour-autant
 Qu'il va fidelement mes peines racontant,
 Et le hay pour raison que jamais ne m'appelle
 Quand il s'enfuit de moy et va parler à elle.
 Las ! que n'est tout mon corps en pensers transformé ?
 La voyant nuit et jour, je serois mieux aimé.
 Je ressemble à celuy qui trop avare enserre
 Son plus riche tresor au plus creux de la terre :
 Il a beau s'en-aller en pays estrange,
 De terres et de mers et de villes changer,
 L'avarice jamais de son col ne detache,
 Car son cœur est tousjours où son tresor se cache.
 Tousjours je pense en vous, mon tresor, et ne puis
 Vivre si par penser dedans vous je ne suis.
 Quand Phebus au matin vient esclairer au monde,
 Tirant dehors la mer sa belle tresse blonde,
 Deux hostes differents, l'esperance et la peur,
 Comme mes ennemis se campent en mon cœur :
 L'une me veut mener au lieu de mon martyre,

Me presse de la suivre, et l'autre m'en retire.
Je sens par leur discord deux effets dedans moy,
Maintenant le plaisir, et maintenant l'esmoy;
En si divers combas tous les jours je travaille,
Et si ne puis gagner ny perdre la bataille.
Puis, quand la Lune au soir avecq' ses noirs chevaux
Va r'appellant la nuit, elle appelle mes maux,
Me resveille les yeux, et la nuit qui appaise
Le souci des humains, ne revient pour mon aise :
Je ne fais dans le liçt que virer et tourner,
Je ne puis un moment d'un costé sejourner
Sans me tourner sur l'autre, et d'une ardente espince
Amour toute la nuit m'esgratigne et me pince.
Si ce Dieu me permet un moment sommeiller,
Incontinent en songe il me vient travailler,
Et frayeur sur frayeur dedans mon cœur assemble.
Tantost je vous tiens prise, et tantost il me semble
Que vous fuyez de moy, ainsi que bien souvent
S'enfuit une fumée à l'arriver du vent,
Ou comme fait un cerf voyant un loup sauvage :
Ainsi loin de mes bras s'escarte vostre image.
Tantost il vous transforme en tygre ou en lion,
Ou fait dedans mes yeux voller un million
De figures en vain qui me tiennent en crainte,
Et qui sont toute nuit la cause de ma plainte.
Or, comme le Printemps porte tousjours les fleurs,
L'Esté de sa nature ameine les chaleurs,
Automne les raisins, et l'Hyver la froidure,
Ainsi Amour cruel apporte de nature
Dans le cœur de l'Amant le soin et la douleur,
La tristesse, l'ennuy, les pleurs et le malheur,
La crainte, le soupçon, les soucis et la peine,
Passions dont mon ame est pour vous toute pleine;
Puis donc vous demandez, me voyant amoureux,
La cause qui me fait si triste et langoureux !
Si de vostre costé vous aviez apperceuë
La moindre affection que pour vous j'ay receuë,
Et si vous, dont la flame a mon cœur tout esmeu,
Aviez senti l'ardeur qui vient de vostre feu,
Me jugeant pour vous-mesme, auriez la cognoissance
De mon propre malheur par vostre experience;
Vostre front seroit triste, et cognoistriez combien
Amour donne de maux pour un bien qui n'est rien.

DISCOURS I

EN FORME D'ELEGIE

GENÉVRE, je te prie, escoute ce discours
 Qui commence et finist nos premieres amours :
 Souvent le souvenir de la chose passée,
 Quand on le renouvelle, est doux à la pensée.
 Sur la fin de juillet, que le chaud violant
 Rendoit de toutes parts le Ciel estincelant,
 Un soir, à mon malheur, je me baignoy dans Seine,
 Où je te vy danser sur la rive prochaine,
 Foulant du pied le sable, et remplissant d'amour
 Et de ta douce voix tous les bords d'alentour.
 Tout nud je me vins mettre avecq' ta compaignie,
 Où dansant je bruslay d'une ardeur infinie,
 Voyant sous la clairté brunette du Croissant,
 Ton œil brun à l'envi de l'autre apparoissant.
 Là je baisay ta main pour premiere accointance,
 Autrement de ton nom je n'avois cognoissance;
 Puis d'un agile bond je m'eslançay dans l'eau,
 Pensant qu'elle esteindroit mon premier feu nouveau.
 Il advint autrement, car au milieu des ondes
 Je me senti lié de tes deux tresses blondes,
 Et le feu de tes yeux qui les eaux penetra,
 Maugré la froide humeur dedans mon cœur entra.
 Dés le premier assaut je perdi l'assurance;
 Je m'en allay coucher sans aucune esperance
 De jamais te revoir pour te donner ma foy,
 Comme ne cognoissant ny ta maison ny toy.
 Je ne te cognoissois pour la belle Genève,
 Qui depuis me brusla d'une amoureuse fièvre;
 Aussi de ton costé tu ne me cognoissois
 Pour Ronsard dont le nom a cours par les François.
 Si tost que j'euy pressé les plumes ocieuses
 De mon liçt paresseux, les peines soucieuses
 Qu'Amour pour me livrer aguise sur sa queux,
 Vindrent dedans mon cœur allumer mille feux,
 Eschaufant le desir de te pouvoir cognoistre,
 Et de faire à tes yeux ma douleur apparoistre.
 Aussi tost que l'Aurore eut appellé des eaux
 Le Soleil souffle-jour du nez de ses chevaux,

Je saute hors du liçt, et seul je me promeine
Loin de gens sur le bord, devisant de ma peine.
Quelle fureur me tient ? et quel nouveau penser
Me fait douteusement ma raison balancer ?
Où est la fermeté de mon premier courage ?
Et quoy ! veux-je rentrer en un nouveau servage ?
Veux-je que tout mon âge aille au plaisir d'amour ?
Que me sert d'estre franc du lien qu'à l'entour
De mon col je portois, quand Marie et Cassandre
Aux rets de leurs cheveux captif me sceurent prendre,
Si maintenant plus meur, plus froid et plus grison,
Je ne puis me servir de ma sottie raison ?
Et s'il faut qu'à tous coups, comme insensé, je soye
De ce petit Amour et la butte et la proye ?
Non, il faut résister ce-pendant que l'erreur
Ne fait que commencer, de peur que la fureur
Par le temps ne me gaigne, et dedans ma poitrine
Sans remede ou confort le mal ne s'enracine.
Ainsi, tout philosophe et de constance plain,
Comme si Amour fußt quelque chose de sain,
Gaillard, je m'asseurois que jamais autre femme
N'allumeroit mon cœur d'une nouvelle flame.
Plein de si beaux discours au logis je revins,
Où plus fort que jamais amoureux je devins.
Repasant vers le soir, je t'avise à ta porte,
Et là le petit Dieu qui pour ses armes porte
La fleche et le carquois, si grand coup me donna,
Que ma pauvre raison soudain m'abandonna ;
Puis me navrant le cœur, en signe de conquête,
De ses pieds outrageux me refoula la teste,
Me lia les deux mains, et ma voix deslia,
Qui pour avoir merci en ce point te pria :
« Madame, si l'œil peut juger par le visage
L'affection cachée au dedans du courage,
Certes je puis juger, en voyant ta beauté,
Que ton cœur n'est en rien taché de cruauté.
Aussi Dieu ne fait point une femme si belle,
Pour estre contre Amour de nature rebelle.
Cela me fait hardi de m'adresser à toy,
Puis que tant de douceur en ta face je voy.
Or, ainsi que Telephe alla devant la ville
De Troye, pour prier le valeureux Achille
De luy guarir sa playe, à toy je viens ici,

Las ! pour guarir la mienne, et pour trouver merci.
 Harsoir en se jouant l'enfant de Cytherée,
 Faisant de tes beaux yeux une fleche acérée,
 En m'ouvrant l'estomac tout le cœur m'a percé,
 Et tu ne sçais, peut-être, ainsi m'avoir blessé.
 Ceste fleche mortelle aux os s'est arrestée,
 Et au faye ulceré de sa pointe dentée,
 Que je ne puis oster, tant mon sang espandu
 M'a laissé de raison et de sens esperdu.
 Tout ainsi qu'un veneur desireux de la chasse,
 Qui de maints coups de traits mainte biche pourchasse,
 De cent il en blesse une, et si ne le sçait pas,
 Elle emporte la fleche, et hastant son trespas
 S'enfuit par les rochers vagabonde et blessée,
 Pour sa playe guarir chercher la panacée.
 Tu es ma panacée, à toy je viens ici
 Pour guarir de ma playe, et pour avoir merci.
 Ce n'est le naturel d'une Dame bien-née
 De vivre contre Amour fierement obstinée :
 Aux lions, aux serpens qui sont pleins de venin,
 Convient la cruauté, non au cœur féminin,
 Qui tant plus est benin, et tant plus, ce me semble,
 Aux Dieux qui sont benins de nature ressemble.
 Tu n'auras grand honneur de me laisser mourir :
 Il vaut mieux doucement ma langueur secourir,
 Et me prendre chez toy pour serviteur fidelle,
 Que me tuer ainsi d'une playe cruelle. »
 A peine avoy-je dit, quand d'un soupir profond,
 Enfant de l'estomac où les desirs se font,
 Brevement tu respons que je perdois ma peine,
 Que j'escrivois en l'eau, que je semois l'areine,
 Que la mort sommeilleuse esteignoit ton flambeau,
 Et que tous tes desirs estoient sous le tombeau.
 T'oyant ainsi parler, confus je m'en retourne
 Où triste quatre jours au logis je séjourne :
 Le cinquiesme d'apres, de fureur transporté,
 Je retourne pour voir l'appast de ta beauté.
 Il ne faut, ce disoy-je, ainsi veincu se rendre.
 Plus une forte ville est difficile à prendre,
 Plus apporte d'honneur à celuy qui la prend :
 Toute brave vertu sans combat ne se rend.
 Or, en parlant à toy de cent choses diverses,
 Nous esgarant tous deux d'amoureuses traverses,